

LES CONTEURS DU XVIII^e SIÈCLE

L'Abbé Prévost



HISTOIRE

d'une

GRECQUE MODERNE



TOME I

Ouvrage illustré de 11 dessins de E.-P. MILIO

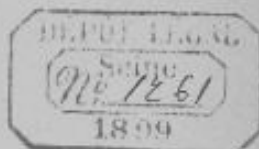


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION

26, RUE RACINE, 26



Histoire d'une Grecque moderne (1740)

Antoine François Prévost



Flammarion, Paris, 1899

Exporté de Wikisource le 26/12/2016

- Avant-propos

- Première partie

- Deuxième partie

Avant-propos

Parmi les deux cents volumes que l'abbé Prévost a écrits, un seul ouvrage est universellement connu : c'est MANON LESCAUT, cet admirable et troublant chef-d'œuvre qui a conquis l'immortalité par la sincérité de la passion profonde dont il est rempli. On trouve pourtant à côté de MANON d'autres livres du même auteur qui ne méritent pas l'oubli qui s'est fait même de leurs titres. L'HISTOIRE D'UNE GRECQUE MODERNE, que nous publions aujourd'hui dans notre collection des Conteurs du xviii^e siècle, peut témoigner que toute l'œuvre de l'abbé Prévost ne se résume pas dans l'ouvrage qui lui a valu sa célébrité. Nous pensons qu'il était équitable et intéressant de la remettre au jour, et nous croyons que les amateurs de cette littérature si piquante et si curieuse du siècle dernier, nous sauront gré de leur offrir cet ouvrage presque inconnu de nos jours.

Nous ne le donnons pas pour un pendant à MANON. On pourra trouver qu'il n'est pas d'une composition sans défauts ; mais, par l'originalité du sujet et par la très curieuse étude de caractères qui s'y trouve traitée d'une manière approfondie, ce roman nous semble présenter un assez grand intérêt pour justifier la place qu'il prend dans notre collection.

On ne manquera pas de mettre en opposition Manon et

Théophé, ces deux cœurs de femme si différents l'un de l'autre, mais tous deux d'une psychologie si subtile, si compliquée et si vraie. Manon aura sans doute toujours ses innombrables amants, mais combien d'esprits délicats se laisseront séduire par Théophé ?

La physionomie de l'abbé Prévost est trop connue pour que nous ayons à retracer ici sa vie aventureuse et amoureuse. Rappelons seulement que, né à Hesdin en 1697, l'auteur de l'HISTOIRE D'UNE GRECQUE MODERNE est mort en 1763, à St-Firmin, près de Chantilly, sous le scalpel d'un chirurgien qui, le croyant mort victime d'un attentat criminel, alors qu'il n'était que frappé d'une attaque d'apoplexie, l'autopsia vivant.

L'abbé Prévost appartient autant par son talent et la nature de son esprit que par l'époque à laquelle il vivait, à cette pléiade d'écrivains qui ont illustré la littérature française du xviii^e siècle.

PREMIÈRE PARTIE

Ne me rendrai-je point suspect par l'aveu que va faire mon exorde ? Je suis l'amant de la belle Grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs et de mes peines ? Qui ne se défiera point de mes descriptions et de mes éloges ? Une passion violente ne fera-t-elle point changer de nature à tout ce qui va passer par mes yeux et par mes mains ? En un mot, quelle fidélité attendra-t-on d'une plume conduite par l'amour ? Voilà les raisons qui doivent tenir un lecteur en garde. Mais s'il est éclairé, il jugera tout d'un coup qu'en les déclarant avec cette franchise j'étais sûr d'en effacer l'impression par un autre aveu.

J'ai longtemps aimé, je le confesse encore, et peut-être ne suis-je pas aussi libre de ce fatal poison que j'ai réussi à me le persuader. Mais l'amour n'a jamais eu pour moi que des rigueurs. Je n'ai connu ni ses plaisirs, ni même ses illusions, qui dans l'aveuglement où j'étais auraient suffi sans doute pour me tenir lieu d'un bien réel. Je suis un amant rebuté, trahi même, si je dois m'en fier à des apparences dont j'abandonnerai le jugement à mes lecteurs ; estimé néanmoins de ce que j'aimais, écouté comme un père, respecté comme un maître, consulté comme un ami ; mais quel prix pour des sentiments comme les miens ! Et dans l'amertume qui m'en

reste encore, est-ce des louanges trop flatteuses ou des exagérations de sentiments qu'on doit attendre de moi, pour une ingrate qui a fait le tourment continuel de ma vie ?

J'étais employé aux affaires du Roi dans une cour dont personne n'a connu mieux que moi les usages et les intrigues. L'avantage que j'avais eu en arrivant à Constantinople de savoir parfaitement la langue turque, m'avait fait parvenir presque tout d'un coup au point de familiarité et de confiance où la plupart des ministres n'arrivent qu'après de longues épreuves ; et la seule singularité de voir un Français aussi Turc, si l'on me permet cette expression, que les habitants naturels du pays, m'attira dès les premiers jours des caresses et des distinctions dont on ne s'est jamais relâché. Le goût même que j'affectais de marquer pour les coutumes et les mœurs de la nation, servit encore à redoubler l'inclination qu'on avait pour moi. On alla jusqu'à s'imaginer que je ne pouvais avoir tant de ressemblance avec les Turcs sans être bien disposé pour leur religion ; et cette idée, achevant de me les attacher par l'estime, je me trouvai aussi libre et aussi familier dans une ville où j'avais à peine vécu deux mois, que dans le lieu de ma naissance.

Les occupations de mon emploi me laissaient tant de liberté pour me répandre au dehors, que je m'attachai d'abord à tirer de cette facilité tout le fruit qui convenait à la curiosité que j'avais de m'instruire. J'étais d'ailleurs dans un âge où le goût du plaisir s'accorde encore avec celui des affaires sérieuses, et mon projet, en faisant le voyage d'Asie, avait été de me partager entre ces deux inclinations. Les divertissements des Turcs ne me parurent point si étranges que je n'espérasse d'y

être bientôt aussi sensible qu'eux. Ma seule crainte fut de trouver moins facilement à satisfaire le penchant que j'avais pour les femmes. La contrainte où elles sont retenues, et la difficulté qu'on trouve même à les voir m'avaient déjà fait former le dessein de réprimer cette partie de mes inclinations, et de préférer une vie tranquille à des plaisirs si pénibles.

Cependant, je me trouvai en liaison avec les Seigneurs turcs qui avaient la réputation d'être les plus délicats dans le choix de leurs femmes, et les plus magnifiques dans leur sérail. Ils m'avaient traité vingt fois dans leurs palais avec autant de caresses que de distinction. J'admirais qu'au milieu de nos entretiens ils ne mêlassent jamais les objets de leur galanterie, et que leurs discours les plus enjoués ne roulassent que sur la bonne chère, la chasse et les petits événements de la cour ou de la ville qui peuvent servir de matière à la raillerie. Je me contenais dans la même réserve, et je les plaignais de se retrancher, par un excès de jalousie ou par un défaut de goût, le plus agréable sujet qui puisse échauffer une conversation. Mais je pénétrais mal dans leurs vues. Ils ne pensaient qu'à mettre ma discrétion à l'épreuve ; ou plutôt dans l'idée qu'ils avaient du goût des Français pour le mérite des femmes, ils s'accordaient comme de concert à me laisser le temps de leur découvrir mes inclinations. Ce fut du moins le jugement qu'ils me donnèrent bientôt lieu d'en porter.

Un ancien Bacha, qui jouissait tranquillement des richesses qu'il avait accumulées dans une longue possession de son emploi, m'avait marqué des sentiments d'estime auxquels je m'efforçais de répondre par des témoignages continuels de reconnaissance et d'attachement. Sa maison m'était devenue

aussi familière que la mienne. J'en connaissais tous les appartements, à l'exception du quartier de ses femmes, vers lequel j'observais même de ne pas jeter les yeux. Il avait remarqué cette affectation, et, ne pouvant douter que je ne connusse du moins la situation de son sérail, il m'avait engagé plusieurs fois à faire quelques tours de promenade avec lui dans son jardin, sur lequel donnait une partie du bâtiment. Enfin, me voyant garder un silence obstiné, il me dit en souriant qu'il admirait ma retenue.

« Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, que j'ai de belles femmes, et vous n'êtes ni d'un âge ni d'un tempérament qui puisse vous inspirer beaucoup d'indifférence pour ce sexe. Je m'étonne que votre curiosité ne vous ait pas fait souhaiter de les voir.

— Je sais vos usages, lui répondis-je froidement, et je ne vous proposerai jamais de les violer en ma faveur. Un peu d'expérience du monde, repris-je en le regardant du même air, m'a fait comprendre, en arrivant dans ce pays, que puisqu'on y apporte tant de précautions à la garde des femmes, la curiosité et l'indiscrétion doivent être les deux vices qu'on y supporte le moins. Pourquoi m'exposerais-je à blesser mes amis par des questions qui pourraient leur déplaire ? »

Il loua beaucoup ma réponse. Et, me confessant que divers exemples de la hardiesse des Français avaient fort mal disposé les Turcs pour les galants de cette nation, il n'en parut que plus satisfait de me trouver des sentiments si raisonnables. Sur le champ il m'offrit de m'accorder la vue de ses femmes. J'acceptai cette faveur avec empressement. Nous entrâmes dans un lieu dont la description est inutile à mon dessein. Mais je fus trop frappé de l'ordre que je vis y régner pour m'en

rappeler aisément toutes les circonstances.

Les femmes du Bacha, qui étaient au nombre de vingt-deux, se trouvaient toutes ensemble dans un salon destiné à leurs exercices. Elles étaient occupées séparément, les unes à peindre des fleurs, d'autres à coudre ou à broder, suivant leurs talents ou leurs inclinations, qu'elles avaient la liberté de suivre. L'étoffe de leurs robes me parut la même ; la couleur du moins en était uniforme. Mais leur coiffure était variée, et je conçus qu'elle était ajustée à l'heur de leur visage. Un grand nombre de domestiques de l'un et de l'autre sexe, dont je remarquai néanmoins que ceux qui paraissaient du mien étaient des eunuques, se tenaient au coin du salon pour exécuter leurs moindres ordres. Mais cette foule d'esclaves se retira aussitôt que nous fûmes entrés, et les vingt-deux dames, se levant sans s'écarter de leurs places, parurent attendre les ordres de leur Seigneur, ou l'explication d'une visite qui leur causait apparemment beaucoup de surprise. Je les considérai successivement : leur âge me parut inégal ; mais si je n'en remarquai aucune qui me parut au-dessus de trente ans, je n'en vis pas non plus d'aussi jeunes que je me l'étais figuré, et celles qui l'étaient le plus n'avaient pas moins de seize ou dix-sept ans.

Chéribér, c'était le nom du Bacha, les pria honnêtement de s'approcher, et, leur ayant appris en peu de mots qui j'étais, il leur proposa d'entreprendre quelque chose pour mon amusement. Elles se firent apporter divers instruments, dont quelques-unes se mirent à jouer, tandis que les autres dansaient avec assez de grâce et de légèreté. Ce spectacle ayant duré plus d'une heure, le Bacha fit apporter des rafraîchissements qui

furent distribués dans chaque lieu du salon où elles avaient repris leur place. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'ouvrir la bouche. Il me demanda enfin ce que je pensais de cette haute assemblée, et sur l'éloge que je fis de tant de charmes, il me tint quelques discours sensés sur la force de l'éducation et de l'habitude, qui rend les plus belles femmes soumises et tranquilles en Turquie, pendant qu'il entendait, me dit-il, toutes les autres nations se plaindre du trouble et du désordre qu'elles causent ailleurs par leur beauté. Je lui répondis par quelques réflexions flatteuses pour les dames turques.

« Non, reprit-il, ce n'est point un caractère qui soit plus propre à nos femmes qu'à celles de tout autre pays. De vingt-deux que vous voyez ici, il n'y en a pas quatre qui soient nées Turques. La plupart sont des esclaves que j'ai achetées sans distinction. »

Et, me faisant jeter les yeux sur une des plus jeunes et des plus aimables.

« C'est une Grecque, me dit-il, que je n'ai que depuis six mois. J'ignore des mains de qui elle sortait. Le seul agrément de sa figure et de son esprit me l'a fait prendre au hasard, et vous la voyez aussi contente de son sort que le reste de ses compagnes. Cependant, avec l'étendue et la vivacité du génie que je lui connais, j'admire quelquefois qu'elle ait pu s'assujettir si tôt à nos usages, et je n'en puis trouver d'autre raison que la force de l'exemple et de l'habitude. Vous pouvez l'entretenir un moment, me dit-il, et je suis trompé si vous n'y découvrez tout le mérite qui élève chez vous les femmes à la plus haute fortune et qui les rend propres aux plus grandes affaires. »

Je m'approchai d'elle. Son goût était pour la peinture, et, peu attentive en apparence à ce qui se passait dans le salon, elle n'avait cessé de danser que pour reprendre son pinceau. Après quelques politesses sur la liberté que je prenais de l'interrompre, il ne s'offrit rien de mieux à mon esprit que ce que je venais d'apprendre de Chéribér. Je la félicitai sur les qualités naturelles qui la rendaient chère à son maître, et, lui faisant connaître que je n'ignorais pas depuis quel temps elle était à lui, j'admirai que dans un espace si court elle se fut formée si parfaitement aux usages et aux exercices des dames turques. Sa réponse fut simple. Une femme, me dit-elle, n'ayant point d'autre honneur à espérer que celui de plaire à son maître, elle se trouvait fort heureuse si Chéribér avait d'elle l'opinion qu'il m'en avait fait prendre, et je ne devais pas être surpris qu'avec ce motif elle se fût conformée si facilement aux lois qu'il avait établies pour ses esclaves.

Ce dévouement sincère aux volontés d'un vieillard dans une fille charmante qui n'avait pas en effet plus de seize ans, me parut beaucoup plus admirable que tout ce que j'avais entendu du Bacha. Je croyais remarquer à l'air autant qu'au discours de la jeune esclave, qu'elle était pénétrée du sentiment qu'elle venait d'exprimer. La comparaison qui se fit dans mon esprit entre les principes de nos dames et les siens me porta sans dessein à lui marquer quelque regret de la voir née pour un autre sort que celui qu'elle méritait par tant de complaisance et de bonté. Je lui parlai avec douleur de l'infortune des pays chrétiens, où les hommes n'épargnant rien pour le bonheur des femmes, les traitant en reines plutôt qu'en esclaves, se livrant à elles sans partage, ne leur demandant, pour unique retour, de la

douceur, de la tendresse et de la vertu, ils se trouvent presque toujours trompés dans le choix qu'ils font d'une épouse, avec laquelle ils partagent leur nom, leur rang et leur bien. Et croyant m'apercevoir que mes plaintes étaient écoutées avidement, je continuai de parler avec envie du bonheur d'un mari français qui trouverait dans la compagne de sa vie des vertus qui étaient comme perdues pour les dames turques, par le malheur qu'elles ont de ne jamais trouver dans les hommes un retour digne de leurs sentiments.

Cette conversation, où j'avoue que le mouvement de pitié qui m'emportait me fit laisser à la jeune Grecque peu de liberté pour me répondre, fut interrompue par Chéribér. Il s'aperçut peut-être de la chaleur avec laquelle j'entretenais son esclave ; mais le témoignage de mon cœur ne me reprochant rien qui blessât sa confiance, je retournai à lui d'un air libre. Ses questions néanmoins ne furent accompagnées d'aucune marque de jalousie. Il me promit au contraire de me donner souvent le même spectacle si je le trouvais propre à m'amuser.

Il se passa quelques jours pendant lesquels je me dispensai volontairement de le voir, dans le seul dessein de prévenir toutes ses défiances par une affectation d'indifférence pour les femmes. Mais dans une visite qu'il me rendit lui-même pour me faire quelques reproches de l'avoir négligé, un esclave de sa suite remit un billet à l'un de mes gens. Ce fut à mon valet de chambre, qui me l'apporta aussi mystérieusement qu'il l'avait reçu. L'ayant ouvert, je le trouvai en caractères grecs, que je n'entendais pas encore, quoique j'eusse commencé depuis quelque temps à étudier cette langue. Je fis appeler aussitôt mon maître, qui passait pour un fort honnête chrétien,

et je lui demandai l'explication de cette pièce, comme si le hasard l'eût fait tomber entre mes mains. Il m'écrivit la traduction : je reconnus tout d'un coup qu'elle venait de la jeune Grecque à qui j'avais parlé au sérail du Bacha. Mais j'étais fort éloigné de m'attendre à ce qu'elle contenait. Après quelques réflexions sur le malheur de sa condition, elle me conjurait, au nom de l'estime que je lui avais marquée pour les femmes qui aimaient la vertu, d'employer mon crédit à la tirer des mains du Bacha.

Je n'avais pris pour elle que les sentiments d'admiration qui étaient dus naturellement à ses charmes ; et dans les principes de conduite que je m'étais formés, rien n'était si opposé à mes intentions que de m'engager dans une aventure, où j'avais à craindre plus de peine que de plaisir à espérer. Je ne doutai point que la jeune esclave, charmée de l'image que je lui avais tracée en peu de mots du bonheur de nos femmes, n'eût pris du dégoût pour la vie du sérail, et que l'espérance de me trouver toutes les dispositions que je lui avais vantées dans les hommes de mon pays ne lui fît souhaiter de lier avec moi quelque intrigue d'amour.

En réfléchissant sur les dangers de cette entreprise, je ne fis que me confirmer dans ma première résolution. Cependant, le désir naturel d'obliger une femme aimable, à qui je supposai que sa condition allait devenir un supplice, me fit chercher s'il était impossible de lui procurer la liberté par des voies honnêtes. Il me vint à l'esprit d'en essayer une, qui ne devait exercer que ma générosité, par l'engagement que je voulais prendre de payer sa rançon. La crainte de choquer le Bacha par mes offres était capable de m'arrêter. Mais je formai un plan

qui satisfît toute ma délicatesse. J'étais lié fort étroitement avec le Sélictar, qui est un des plus importants personnages de l'Empire. Je résolus de m'ouvrir à lui sur le désir que j'avais d'acheter une esclave qui appartenait au Bacha Chéribér, et de l'engager à se charger de cette proposition comme s'il eût souhaité de faire le marché pour lui-même. Le Sélictar y consentit, sans me faire trop valoir un service si léger. Je le laissai le maître du prix. La considération que Chéribér avait pour son rang, le rendit plus facile que je n'osais l'espérer. J'eus dès le même jour la parole du Sélictar, qui me fit avertir en même temps qu'il m'en coûterait mille écus.

Je m'applaudis d'un si bel emploi de cette somme ; mais étant à la veille d'obtenir ce que j'avais désiré, je fis une réflexion qui m'était échappée dans l'ardeur de réussir. Qu'allait devenir la jeune esclave ; quelles étaient ses vues en sortant du sérail ? Se proposait-elle de venir chez moi et de se faire un établissement dans ma maison ? Je la trouvais assez aimable pour mériter que je prisse soin de sa fortune ; mais outre les mesures de bienséance que je devais garder à mes domestiques, pouvais-je éviter que le Bacha n'apprit tôt ou tard où elle s'était retirée, et ne retombais-je pas malgré moi dans l'écueil dont j'avais cru me garantir ? Cette pensée me refroidit tellement pour mon entreprise, qu'ayant vu le lendemain le Sélictar, je lui marquais quelque regret de l'avoir employé dans une affaire dont je craignais que le Bacha ne ressentît trop de chagrin. Et, sans parler de lui remettre les mille écus, je le quittai pour rendre ma visite à Chéribér.

Partagé tout à la fois entre le désir de rendre service à l'esclave, l'embarras que j'en appréhendais, et la crainte de

chagriner mon ami, j'aurais souhaité de trouver quelque prétexte pour me dégager absolument de cette aventure, et je délibérai si le meilleur parti n'était pas de m'ouvrir assez au Bacha même, pour connaître du moins si le sacrifice dont je lui avais fait comme une nécessité ne lui coûtait pas trop de violence. Il me semblait qu'avec une excuse aussi juste que celle des égards de l'amitié, je pourrais me dispenser sans grossièreté de satisfaire les caprices d'une femme.

Ma visite fut si agréable à Chéribér, qu'ayant prévenu par les témoignages de sa joie l'ouverture à laquelle je m'étais préparé, il eut le temps de me raconter sans interruption qu'il avait une femme de moins dans son sérail, et que la jeune Grecque dont il m'avait procuré l'entretien était vendue au Sélictar. Il parut si peu contraint dans ce récit, que, jugeant de ses sentiments par ses expressions, je ne le crus point fort affligé de sa perte. Je remarquai encore mieux dans la suite qu'il n'avait aucune passion pour ses femmes. À l'âge où il était, les besoins du tempérament lui causaient peu d'inquiétude, et la dépense qu'il faisait dans son sérail était moins pour la satisfaction de son cœur que pour celle de sa vanité. Cette observation ayant levé tous mes scrupules, je perdis jusqu'à la pensée de les lui découvrir, et je crus devoir lui laisser celle où il était d'avoir acquis un droit essentiel sur la reconnaissance du Sélictar.

Cependant, m'ayant proposé d'aller passer quelques moments dans son sérail, il me parut embarrassé sur le compliment qu'il avait à faire à son esclave.

« Elle ignore, me dit-il, qu'elle va changer de maître. Après tous les témoignages qu'elle a reçus de mon affection, son

orgueil sera blessé de me voir consentir si facilement à la mettre au pouvoir d'un autre. Vous serez témoin, ajouta-t-il, de la manière dont elle recevra mes adieux, car je vais la voir pour la dernière fois, et j'ai dit au Sélictar qu'il était le maître de se la faire amener quand il le jugera à propos. »

Je prévis que cette scène aurait en effet quelque agrément pour moi ; mais ce n'était point pour les raisons qui pouvaient la faire trouver embarrassante au Bacha.

N'ayant osé risquer un mot de réponse au billet de la jeune Grecque, je m'attendais bien qu'elle n'apprendrait point sans douleur que son esclavage allait augmenter dans le sérail du Sélictar. Que serait-ce de l'apprendre en ma présence, et de n'oser faire éclater son ressentiment par des plaintes ? L'esclave de Chéribér était venu deux fois me demander ma réponse, et je m'étais contenté de lui dire que je répondrais à l'opinion qu'on avait de moi avec tout le zèle qu'on en attendait.

Au lieu de me conduire au salon, le Bacha fit avertir son esclave de venir nous joindre dans un cabinet où il donna ordre qu'on ne reçût qu'elle après nous. Sa timidité, en nous abordant, me fit connaître l'agitation de son cœur. Elle ne put me voir avec son patron, sans se flatter que j'étais entré dans ses intentions, et que je lui apportais peut-être l'heureuse nouvelle de sa liberté. Le premier compliment du Bacha dut la confirmer dans cette idée. Il lui déclara avec beaucoup de douceur et de politesse, que malgré toute l'affection qu'il avait pour elle, il n'avait pu se défendre de céder à un puissant ami les droits qu'il avait sur son cœur ; mais sa consolation, ajouta-t-il, était de l'assurer, en la perdant, qu'elle ne pouvait tomber

entre les mains d'un plus galant homme ; sans compter que c'était un des premiers Seigneurs de l'empire, et le plus capable par ses richesses et son penchant pour l'amour, de faire un heureux sort aux femmes qui prenaient quelque ascendant sur lui. Il lui nomma le Sélictar. Un regard tremblant qu'elle jeta sur moi, et la tristesse qui se répandit tout d'un coup sur son visage me parut un reproche d'avoir mal compris ses intentions. Elle se figura que c'était moi qui la tirais effectivement du sérail de Chéribér, mais pour la faire changer seulement d'esclavage, et que j'avais mal entendu par conséquent ou compté pour rien les motifs qu'elle m'avait donnés pour la servir.

Chéribér ne douta point que le trouble où il la voyait ne vînt du regret qu'elle avait de le quitter. Elle augmenta son erreur, en lui protestant que pour vivre dans la condition où la fortune l'avait placée, elle ne souhaitait point d'autre maître que lui ; et la douleur lui fit joindre à cette protestation des instances si tendres et si pressantes, que je vis le Bacha au moment d'oublier toutes ses promesses. Mais, regardant son incertitude comme un mouvement passager, dont je fus beaucoup moins attendri que des larmes de la belle Grecque, je me hâtai de les secourir l'un et l'autre par quelques mots qui les remirent également.

« Vous devez être consolée, dis-je à l'esclave, par le chagrin que votre perte cause au Bacha ; et si vous doutiez du bonheur qui vous attend, je suis assez bien avec le Sélictar pour vous garantir qu'il vous rendra maîtresse de votre sort. »

Elle leva les yeux sur moi, et sa pénétration lui fit lire ma pensée dans les miens. Chéribér ne vit dans mon discours que

tout ce qui se rapportait à ses idées. Le reste de notre entretien devint plus tranquille. Il la combla de présents, et il voulut que j'aidasse à les choisir. Ensuite, m'ayant prié de trouver bon qu'il en usât familièrement, il passa avec elle dans un autre cabinet, où ils demeurèrent ensemble plus d'un quart d'heure ; et je ne doutai point que ce ne fut pour lui donner les dernières marques de sa tendresse. Mon cœur était bien libre, puisque je soutins cette idée sans la moindre émotion.

Cependant, l'affaire étant si avancée qu'il n'était plus question de délibérer, je ne pensai qu'à me rendre chez moi, pour y prendre mille écus que je portai sur le champ au Sélictar. Il me demanda agréablement si je lui ferais un secret de mon aventure ; et pour unique prix du service qu'il allait me rendre, il me pria de lui apprendre du moins par quel hasard je me trouvais lié avec une esclave de Chéribér. Rien ne m'obligeant à la dissimulation, je lui racontai l'origine et la nature de mon intrigue. Et lorsqu'il eut marqué quelque peine à croire que ce fût ma seule générosité qui me portait à servir une fille aussi aimable que je lui avais représenté cette jeune Grecque, je lui jurai si sincèrement que j'étais sans passion pour elle, et que ne pensant qu'à la rendre libre, j'avais même quelque embarras sur le parti qu'elle prendrait en sortant d'esclavage, qu'il ne put lui rester le moindre doute de mes sentiments. Il me marqua l'heure à laquelle je pourrais la prendre chez lui. Je l'attendis sans impatience. Nous étions convenus de choisir le temps de la nuit, pour dérober la connaissance de cette aventure au public.

J'envoyai mon valet de chambre, vers les neuf heures du soir, dans une voiture peu éclatante, avec ordre de faire avertir

seulement le Sélictar qu'il était de ma part à sa porte. On lui répondit que le Sélictar me verrait le lendemain, et qu'il remettait à me rendre compte alors de ce qu'il avait fait en ma faveur.

Ce retardement ne m'apporta point d'inquiétude. À quelque raison qu'il fallût l'attribuer, j'avais satisfait à tout ce que l'honneur et la générosité m'avaient prescrit, et la joie que pouvait me causer le succès de mon entreprise ne tirait sa force que de ces deux motifs. J'avais pensé sérieusement dans cet intervalle à la conduite que je devais tenir avec la jeune esclave. Mille raisons semblaient me défendre de la recevoir chez moi ; et m'arrêtant même à ce qu'il y avait de plus flatteur pour moi dans le parti qu'elle avait pris de solliciter mon secours, qui était peut-être l'espérance qu'elle me ferait une composition aisée de ses charmes, mon dessein n'était pas d'en faire ouvertement ma maîtresse.

Je m'étais adressé à mon maître de langues, que j'avais mis dans ma confiance. Il était marié. Sa femme devait recevoir l'esclave des mains de mon valet de chambre, et je me proposais d'aller savoir le lendemain d'elle-même ce qu'elle désirait encore de mon zèle.

Mais les raisons qui avaient arrêté le Sélictar étaient plus fortes que je n'aurais pu me l'imaginer. M'étant rendu chez lui lorsqu'il pensait lui-même à me prévenir par sa visite, mon arrivée et mes premières questions ne laissèrent pas de l'embarrasser. Il demeura quelques moments à me répondre. Ensuite, m'embrassant avec plus de tendresse que je n'en avais remarqué dans son caractère, il me conjura de rappeler à ma mémoire ce que je lui avais assuré la veille dans des termes qui

ne lui avaient pas permis de soupçonner ma bonne foi. Il attendit que je les eusse confirmés par de nouvelles assurances, et, recommençant à m'embrasser d'un air plus ouvert et plus gai, il me dit qu'il était donc le plus heureux de tous les hommes, puisqu'ayant conçu une vive passion pour l'esclave de Chéribér, il n'avait point à redouter la concurrence ni les oppositions de son ami. Il ne me dissimula rien.

« Je la vis hier, me dit-il, je passai une heure seulement avec elle ; il ne m'est point échappé un mot d'amour. Mais il m'est resté une impression de ses charmes qui ne me permet plus de vivre sans elle. Vous ne la voyez pas du même œil, continua-t-il, je me suis flatté qu'en faveur d'un ami vous abandonneriez sans peine un bien qui vous touche si peu. Mettez-y le prix dont vous la jugez digne, et ne soyez pas si réservé que Chéribér, qui n'a pas connu ce qu'elle vaut ! »

Quoique je ne me fusse point attendu à cette proposition, après le service qu'il m'avait rendu, n'ayant rien dans le cœur qui pût me la faire regarder comme une infidélité, je ne me plaignis point qu'elle blessât ni l'honneur ni l'amitié ; mais les mêmes motifs qui m'avaient porté à servir l'esclave, me révoltèrent contre la pensée de lui donner malgré elle un nouveau maître. Je ne fis point d'autre difficulté au Sélictar.

« Si vous m'appreniez, lui dis-je, qu'elle est sensible à votre tendresse, ou qu'elle consent du moins à vous appartenir, j'oublierais tous mes désirs, et j'atteste le Ciel que vous ne me demanderiez pas deux fois une satisfaction que je m'empresserais de vous accorder. Mais je sais au contraire qu'elle regarderait comme le dernier malheur de retomber dans un sérail, et c'est l'unique raison qui m'ait fait prendre intérêt

à son sort. »

Il ne put s'empêcher de revenir ici aux principes de sa nation.

« Faut-il consulter, me dit-il, les inclinations d'une esclave ? »

Je pris le parti de lui ôter sur le champ ce prétexte.

« Ne lui donnez plus ce nom, répondis-je ; je ne l'ai achetée que pour la rendre libre : elle l'est depuis le moment qu'elle est sortie des mains de Chéribér. »

Il parut extrêmement consterné de cette déclaration... Cependant comme je voulais me conserver son amitié, j'ajoutai qu'il n'était pas impossible que la tendresse et les offres d'un homme de son rang ne touchassent le cœur d'une fille de cet âge, et je lui engageai ma parole de consentir à tout ce qui me paraîtrait volontaire. Je lui proposai de ne pas remettre plus loin cette épreuve. Il reprit quelque espérance. La jeune Grecque fut appelée. Ce fut moi-même qui servis d'interprète aux sentiments du Sélictar ; mais je voulus qu'elle connût tous ses avantages, afin qu'il ne manquât rien à la liberté de son choix.

« Vous êtes à moi, lui dis-je ; je vous ai achetée de Chéribér par la médiation du Sélictar. Mon intention est de vous rendre heureuse, et l'occasion s'en offre dès aujourd'hui. Vous pouvez trouver ici dans la tendresse d'un homme qui vous aime et dans l'abondance de toutes sortes de biens, ce que vous cherchiez peut-être inutilement dans tout le reste du monde. »

Le Sélictar, qui trouva mon langage et mon procédé sincères, s'empressa d'y joindre mille promesses flatteuses. Il prit son Prophète à témoin qu'elle tiendrait le premier rang dans son

sérail. Il lui fit l'exposition de tous les plaisirs qui l'attendaient, et du nombre d'esclaves qu'elle aurait pour la servir. Elle écouta son discours ; mais elle avait pris le sens du mien.

« Si vous pensez à me rendre heureuse, me dit-elle, il faut me mettre en état de profiter de votre bienfait. »

Cette réponse ne pouvant me laisser d'incertitude, je ne pensai plus qu'à lui fournir toutes les armes qui pouvaient la défendre contre la violence, et quoique je n'en appréhendasse point d'un homme tel que le Sélictar, cette précaution me parut utile par mille raisons. Autant les Turcs gardent peu de ménagement pour leurs esclaves, autant respectent-ils les femmes libres. Je voulais qu'elle fût à couvert de tous les périls de sa condition.

« Suivez votre penchant, lui dis-je, et ne vous formez pas de crainte, ni de ma part ni de celle d'un autre, car vous n'êtes plus esclave ; et je vous rends tous les droits que j'ai sur vous et sur votre liberté. »

Elle savait, pour l'avoir entendu mille fois depuis qu'elle était en Turquie, quelle différence les Turcs mettent dans leurs manières à l'égard des femmes libres. Dans quelque transport de joie que l'eût jetée ma déclaration, son premier mouvement fut de prendre l'air et la contenance qu'elle crut convenables au changement de son sort. J'admirai la modestie et la décence qui semblèrent tout d'un coup répandues sur son visage. Elle s'occupa moins à me témoigner sa reconnaissance qu'à faire entendre au Sélictar à quoi son devoir l'obligeait après la faveur que je venais de lui accorder. Il se vit forcé lui-même de le reconnaître, et ne marquant son chagrin que par son silence,

il parut disposé à lui laisser la liberté qu'elle souhaitait de se retirer. J'ignorais où elle prétendait se faire conduire ; surprise elle-même que je ne lui expliquasse point mes intentions, elle s'approcha de moi pour me les demander. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans un long éclaircissement à la vue du Sélictar, et l'assurant qu'elle continuerait de trouver dans mes services tous les secours qui lui seraient nécessaires, je la menai jusqu'à la porte de l'appartement, où je la mis entre les mains de mes gens, avec ordre de la conduire secrètement chez le maître de langues. On trouve à Constantinople des voitures propres à l'usage des femmes.

Mon étonnement fut que le Sélictar, loin de s'opposer au parti qu'elle prenait de se retirer, donna ordre qu'on lui ouvrît la porte de sa maison, et me reçut d'un visage fort tranquille, lorsque je retournai vers lui.

« Je loue, me dit-il, le généreux sentiment qui vous intéresse au bonheur de cette jeune Grecque, et je le trouve si désintéressé qu'il excite mon admiration. Mais puisque vous l'en jugez digne, l'opinion que vous avez d'elle sert à confirmer la tendresse qu'elle m'a inspirée. Elle est libre, continua-t-il, et je ne vous accuse point d'avoir préféré sa fortune à ma satisfaction. Mais je vous demande une grâce, dont je vous promets de ne pas abuser. C'est de ne pas permettre qu'elle s'éloigne de Constantinople sans ma participation. Et vous ne serez pas lié longtemps par votre promesse, ajouta-t-il, car je vous engage la mienne, que vous saurez dans quelques jours quelles sont mes intentions. »

Je ne fis point difficulté de lui accorder une faveur si simple. Ayant même appréhendé qu'il ne lui restât quelque

ressentiment de ma conduite, je fus charmé de me conserver à ce prix son estime et son amitié.

Quelques affaires que j'avais à terminer le même jour, me firent différer jusqu'au soir la visite que je devais à ma jeune Grecque. Le hasard me fit rencontrer Chéribér. Il me dit qu'il avait vu le Sélictar, et qu'il l'avait trouvé extrêmement satisfait de son esclave. Ce ne pouvait être que depuis que je l'avais quitté. La discrétion qui lui avait fait cacher si soigneusement notre aventure augmenta l'opinion que j'avais de sa probité. Chéribér releva beaucoup l'idée qu'il avait aussi de la mienne, et de la manière dont ce Seigneur s'était expliqué avec lui sur mon compte ; il m'assura que je n'avais point d'amis qui me fussent dévoués si parfaitement. Je reçus ce compliment avec la reconnaissance qu'il méritait. N'ayant point un intérêt fort vif à pénétrer où ce redoublement d'amitié, et la promesse que le Sélictar avait exigée de moi, pouvaient aboutir, mon imagination était aussi tranquille que mon cœur, et rien n'avait changé ma disposition lorsque je me rendis le soir chez le maître de langues.

On me dit que la jeune Grecque, qui avait déjà changé le nom de Zara, qu'elle portait dans l'esclavage, en celui de Théophé, attendait mon arrivée avec toutes les marques d'une vive impatience. Je me présentai à elle. Son premier mouvement fut de se jeter à mes genoux, qu'elle embrassa avec un ruisseau de larmes. Je fis longtemps des efforts inutiles pour la relever. Ses soupirs furent d'abord le seul langage qu'elle me fit entendre ; mais à mesure que le tumulte de ses sentiments diminuait, elle m'adressa mille fois les noms de son libérateur, de son père, et de son Dieu. Il me fut impossible de

modérer ce premier transport, dans lequel il semblait que son âme se répandît tout entière. Et touché moi-même jusqu'aux larmes des expressions d'une si vive reconnaissance, je perdis comme la force de repousser ses tendres caresses, et je lui laissai toute la liberté de se satisfaire. Enfin lorsque je crus m'apercevoir qu'elle revenait un peu de son agitation, je la levai entre mes bras, et je la plaçai dans un lieu plus commode où je m'assis auprès d'elle.

Après avoir repris haleine pendant quelques moments, elle me répéta avec plus d'ordre ce qu'elle avait déjà commencé dans vingt discours interrompus. C'étaient des remerciements affectueux du service que je lui avais rendu, des marques d'admiration pour ma bonté, des prières ardentes au Ciel de me rendre avec une profusion de faveurs ce que toutes ses forces et tout son sang ne pourraient jamais la mettre en état de payer. Elle s'était fait une mortelle violence pour retenir ses transports aux yeux du Sélictar. Elle n'avait pas moins souffert du délai de ma visite, et si je n'étais pas persuadé qu'elle ne voulait vivre et respirer que pour se rendre digne de mes bienfaits, j'allais la rendre plus malheureuse qu'elle ne l'avait été dans l'esclavage. Je l'interrompis, pour l'assurer que des sentiments si vifs et si sincères étaient déjà un retour égal à mes services. Et ne pensant qu'à détourner des transports que je voyais prêts à se renouveler, je lui demandai pour unique faveur de m'apprendre depuis quel temps et par quelle infortune elle avait perdu sa liberté.

Je me dois ce témoignage, que malgré les charmes de sa figure, et ce désordre touchant où je l'avais vue à mes pieds et dans mes bras, il ne s'était encore élevé dans mon cœur aucun

sentiment qui fût différent de la compassion. Ma délicatesse naturelle m'avait empêché de sentir rien de plus tendre pour une jeune personne qui sortait des bras d'un Turc, et dans laquelle je ne supposais d'ailleurs que le mérite extérieur qui n'est pas rare dans les sérails du Levant. Ainsi non seulement j'avais encore tout le mérite de ma générosité, mais il m'était tombé plus d'une fois dans l'esprit que si elle eût été connue de nos Chrétiens, je n'aurais pas évité la censure des gens sévères, qui m'auraient fait un crime de n'avoir pas employé pour le bien de la Religion, ou pour la liberté de quelques misérables captifs, une somme qu'ils auraient crue prodiguée à mes plaisirs. On jugera si la suite de cette aventure me rend plus excusable ; mais si j'avais quelque reproche à craindre dans son origine, ce ne serait pas ce qu'on va lire qui paraîtrait capable de me justifier.

Le moindre de mes désirs paraissant une loi pour Théophé, elle me promet de m'apprendre naturellement ce qu'elle savait de sa naissance et des aventures de sa vie.

« J'ai commencé à me connaître, me dit-elle, dans une ville de la Morée, où mon père passait pour étranger, et ce n'est que sur son témoignage que je me crois Grecque, quoiqu'il m'ait toujours caché le lieu de ma naissance. Il était pauvre, et n'ayant aucun talent pour acquérir plus de richesses, il m'éleva dans la pauvreté. Cependant je ne puis me rappeler aucune circonstance d'une misère que je n'ai jamais sentie.

« À peine étais-je âgée de six ans, que je me trouvais transportée à Patras ; je me souviens de ce nom, parce que c'est la première trace que ma mémoire conserve de mon enfance. L'abondance où je m'y trouvais après une vie fort dure, fit aussi

sur moi des impressions qui n'ont pu s'effacer. J'avais mon père avec moi ; mais ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs années dans cette ville, que je connus distinctement ma situation, en apprenant à quel sort j'étais destinée. Mon père, sans être esclave, et sans m'avoir vendue, s'était attaché au gouverneur turc. Quelques agréments qu'on trouvait dans ma figure, lui avaient servi de recommandation auprès du gouverneur, qui s'était engagé à le nourrir pendant toute sa vie, et à me faire élever avec soin, sans autre condition que de me livrer à lui lorsque j'aurais atteint l'âge qui répond au désir des hommes. Avec un logement et la nourriture, mon père obtint un petit emploi. J'étais élevée sous ses yeux, mais par une esclave du gouverneur, qui attendit à peine que je fusse à l'âge de dix ans pour me parler du bonheur que j'avais eu de plaire à son maître et de l'espérance dans laquelle il prenait soin de mon éducation. Ce qui m'était annoncé comme la plus haute fortune ne se présenta plus à mon imagination que sous cette forme. L'éclat de plusieurs femmes qui composaient son sérail, et dont on me représentait l'heureuse condition, excitait mon impatience. Cependant il était dans un âge si avancé que mon père, désespérant d'en tirer pour toute sa vie les avantages qui l'avaient attiré à Patras, commençait à se repentir d'un engagement dont il avait à recueillir des fruits si courts. Il ne me communiquait point encore ces réflexions ; mais n'ayant point d'obstacles à craindre des principes où l'on m'élevait, il se lia secrètement avec le fils du gouverneur, qui marquait déjà beaucoup de passion pour les femmes, et lui proposa d'entrer dans les droits de son père aux mêmes conditions. On me fit voir à ce jeune homme. Il prit une vive passion pour moi. Plus impatient que son père, il exigea du mien que le terme de leur

convention fût abrégé. Je fus livrée à lui dans un âge où j'ignorais encore la différence des sexes.

« Vous voyez que le goût du plaisir n'a point eu de part à ma mauvaise fortune, et je suis moins tombée dans le désordre que je n'y suis née. Aussi n'en ai-je jamais connu la honte ni les remords. L'augmentation des années ne m'a pas même apporté de lumières qui aient pu servir à rectifier mes principes. Je n'ai pas connu non plus dans ces premiers temps les désirs dont se forment les passions. Ma situation était celle de l'habitude. Elle a duré jusqu'au temps que le gouverneur avait fixé pour m'approcher de lui. Son fils, mon père, et l'esclave qui avait été chargée du soin de mon enfance, tombèrent dans un embarras presque égal ; mais loin de le partager avec eux, j'étais encore persuadée que c'était au gouverneur que je devais appartenir. Il était fier et cruel. Mon père, qui avait compté mal à propos sur sa mort, se vit si pressé par le temps, que s'étant abandonné à ses craintes il résolut de prendre la fuite avec moi, sans s'ouvrir ni à l'esclave ni au jeune Turc. Mais son entreprise fut si malheureuse que nous fûmes arrêtés avant que d'avoir gagné le port.

« N'étant point esclave, son évasion n'était point un crime qui pût l'exposer au supplice. Cependant il essuya tous les emportements du gouverneur, qui lui reprocha non seulement sa fuite comme une trahison, mais tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui comme un vol. Je fus renfermée dès le même jour au sérail. On m'annonça la nuit suivante que j'aurais l'honneur d'être comptée parmi les femmes de mon maître. Je reçus cette déclaration comme une faveur, et n'ayant point pénétré les raisons qui avaient obligé mon père à fuir, je m'étais étonnée